

Témoignage de Sœur Celia Gargate

« Les gens sont très accueillants et très solidaires »



Sœur Celia Gargate est péruvienne et a grandi dans les Andes. Lorsqu'elle est envoyée une première fois en Amazonie en 2004, elle éprouve un choc culturel dans cette région si différente de son lieu d'origine. Depuis 2008, Soeur Celia habite à Flor de Punga, un petit village de 3000 habitants situé le long du fleuve. Elle y travaille dans l'école et visite, avec le prêtre, une huitantaine de villages environnants. Soeur Celia appartient à la congrégation des soeurs "Hermanas Concepcionistas de Copacabana". Elle aime particulièrement aller visiter les communautés isolées.

Avec quelle mission votre communauté a-t-elle été envoyée autrefois dans le vicariat apostolique de Requena ? Durant toutes ces années ici, est-ce que votre vision de la mission a changé ?

Je ne savais pas grand-chose de la vie ici lorsque je suis arrivée. Pour moi, c'était un nouveau monde. Au début, ça me faisait peur. Les gens d'ici sont différents de moi. J'avais des appréhensions si j'allais m'acclimater à la vie, aux gens et à la culture. Je peux toutefois bien m'habituer à la nouveauté. Je me demande régulièrement si je suis en train d'accomplir ce pourquoi ma communauté est venue à Flor de Punga il y a 13 ans. L'évêque, qui est décédé entretemps, a invité notre communauté pour qu'elle participe au travail pastoral et à l'évangélisation. Nous avons la tâche de visiter environ 85 villages (caseríos) de la paroisse. Nous restions une à deux semaines, parfois un mois entier, et participions aux fêtes. Dans les villages, nous avons cherché des personnes, des animateurs pour la catéchèse, qui pourraient aussi animer la liturgie de la parole le dimanche.

Les distances sont grandes, j'en étais très surprise. Dans mon village, nous prenons un véhicule pour les trajets plus longs. Ici seul le bateau peut convenir pour de grandes distances. Au début, ce n'était pas

facile pour moi. Mais avec le temps, je me suis habituée. C'est ainsi. Il n'y a rien d'autre à disposition. Je suis toujours revenue à la maison satisfaite des visites. J'étais heureuse. On en revient certes fatiguée, mais satisfaite. Plus tard, nous avons commencé avec le travail à l'école de Flor de Punga. Il m'était difficile de ne plus visiter les villages. Au début, je me sentais un peu enfermée à l'école et à Flor de Punga. Il ne me restait que les samedis et les dimanches. Je voulais continuer à aller dans les villages, aussi dans les villages parfois atteignables en 18 ou 20 heures de bateau. Je ne me sentais pas bien. Cependant, j'ai appris que notre travail à l'école est aussi de l'évangélisation. Et l'enseignement m'a plu toujours plu.

Je souhaite que plus de soeurs viennent dans la région amazonienne, afin que les visites dans les villages puissent être développées. Notre prêtre est aussi devenu plus âgé !

Qui est responsable de la vie chrétienne dans les villages ?

Nous cherchons partout des hommes et des femmes pour ce travail et les y préparons. Deux fois par année, nous organisons des cours pour eux, un peu moins qu'il y a encore quelques années. Le prêtre peut heureusement leur payer le voyage jusqu'à Flor de Punga ainsi que le séjour d'une semaine. Ils sont préparés pour leur travail, par exemple pour la conduite de la liturgie de la parole.

Ce que ces femmes et ces hommes fournissent est admirable. Je dis souvent à mes sœurs de la communauté : quand je pense à ces gens ou que je les vois, ma propre fatigue disparaît. Ce qu'ils accomplissent est formidable. Évidemment, deux cours par année, c'est très peu ; mais ces femmes et ces hommes ont aussi des devoirs envers leurs familles, ils ont des enfants et ils travaillent. Ils doivent aussi s'aligner aux horaires du bateau, qui ne circule pas tous les jours. Tout est assez compliqué ici. Pour cette raison, l'engagement de ces femmes et de ces hommes est vraiment admirable.

Y a-t-il une personne responsable par village et par communauté ?

Souvent, il n'y a qu'une seule personne. Parfois deux. Mais il y a aussi des communautés qui n'ont personne. Ceci me cause du souci ! Nous pourrions les visiter et discuter avec les gens pour voir quoi faire afin qu'ils aient quelqu'un. Les communautés choisissent elles-mêmes les personnes et les présentent au prêtre qui les nomme animateurs. Tous ne persévèrent pas dans cette tâche. Certains se retirent et d'autres ne reviennent plus au cours après deux ou trois ans. D'autres encore sont présents depuis que je suis là et ils continuent. Ils donnent la catéchèse et prennent en charge, par exemple, la préparation des baptêmes, après avoir été envoyés par le prêtre avec une formation appropriée.

Que se passe-t-il quand un animateur ne remplit plus ses devoirs ou se retire ?

Dans plusieurs endroits, la communauté cherche un successeur. On recherche des personnes vivant leur foi de manière convaincante. Elles acceptent ces tâches sans gagner un centime. Avant des gens pensaient que le prêtre allait les payer. Mais ce n'est pas vrai. C'est un service bénévole. On leur paie seulement les semaines de cours. Ils travaillent dans leurs villages, dans les champs ou à la pêche. Dans certaines communautés, la tâche est accomplie par un enseignant car il vit aussi dans le village. La plupart des animateurs sont des gens simples.

La vie de famille semble être un défi particulièrement grand ici. Où voyez-vous les plus grands défis aujourd'hui, pas seulement dans la paroisse ?

C'est vrai, beaucoup d'enfants vivent chez leur grand-mère. Les pères ont abandonné les enfants et les mères vont en ville à la recherche de travail. Cette situation est regrettable. L'autre problème est la formation scolaire. Il y a ici de grandes lacunes. Le personnel enseignant ne s'engage pas beaucoup. Nous devons les attendre ; ils ne sont pas surveillés. La majorité des enseignants vient de Requena. Quand nous visitons les villages, nous entendons souvent les gens se plaindre que les enseignants ne sont pas là. Cela a à voir avec les distances, mais je pense qu'il leur manque le sens des responsabilités.

Les enseignants n'habitent pas dans les villages ?

Pendant la période scolaire, ils vivent dans les villages. Sinon ils sont à Requena ou auprès de leur famille. Ils se rendent dans les villages uniquement pour leur travail. À la fin du mois, ils vont à Requena et, pour différentes raisons, y restent plus longtemps, parfois aussi parce que le bateau ne navigue pas. Parfois, ils y restent une semaine et demie ou deux semaines, avant de retourner au village. À Flor de Punga, la majorité du personnel enseignant vient du village. Peu viennent de plus loin.

La formation est une grande faille ; l'école est pourtant si importante. Le prêtre aide avec des bourses d'étude aux étudiants, en pensant que les étudiants, une fois formés, reviendront à Flor de Punga. Mais souvent, ils restent en ville.

Est-ce que cela signifie que beaucoup de gens à Flor de Punga vivent de l'argent envoyé par des membres de leur famille travaillant à Iquitos ou Requena ?

Beaucoup de jeunes gens s'installent en ville. Les adultes restent ici et travaillent dans le domaine de la pêche ou de l'agriculture. Avec ça, ils peuvent survivre. Économiser – pour être sincère – n'est pas leur force : quand il y a suffisamment pour un jour, ils sont contents. Mais quand quelqu'un est malade, ils vont chez le prêtre ou le maire parce qu'eux-mêmes n'ont rien. Ils vivent un jour après l'autre. Ils vivent, pour l'exprimer religieusement, de la providence.

Ici c'est possible, car tout pousse durant toute l'année et il ne fait pas froid...

Il y a toujours des poissons dans l'eau et, grâce à la végétation dense, il y a toujours des fruits. Dieu a béni cette région avec cette abondance. Ici, en comparaison avec les Andes où il faut travailler intensivement la terre pour faire pousser quelque chose, c'est très facile. On plante, on peut même oublier d'arroser car il y a toujours suffisamment d'eau. Les gens vivent ainsi !

Mais les gens sont très accueillants et aussi très solidaires. Nous pouvons communiquer très rapidement dans presque tous les villages via des hauts parleurs. Quand une personne est malade ou quand telle ou telle famille a un problème, tout le monde y va, visite la personne malade ou aide. Ainsi sont les gens d'ici. C'est ainsi que nous avons fait leur connaissance, et il semble qu'ils aient toujours été ainsi, avant même l'arrivée du christianisme. Ils sont hospitaliers, solidaires et joyeux. Ce sont les valeurs qui leur correspondent.